

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

Saint Augustin + Note

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 159-167

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



SAINT AUGUSTIN

Jeu de grande personne c'est encore affaire sérieuse ; mais qu'il en soit ainsi pour leurs enfants, colère des parents.

Saint Augustin.

I

Comme une image favorable de sa faiblesse, c'est ainsi que paraît se tracer souvent le visage d'Augustin, à quelque miroir habilement disposé par l'inconscience du pécheur. Il lit les *Confessions* et s'étonne de trouver au récit plaintif de ces égarements une telle humanité que ses propres misères, les atteroisements de sa chair, sa peu glorieuse hésitation en acquièrent une valeur dont il ne se jugerait pas digne sans leur présence, une saveur dont il lui semble maintenant retrouver la mémoire. S'il peut citer encore quelques pensées de Pascal, il est persuadé que son aventure n'a point manqué d'émotion. Une paisible médiocrité affadit toute figuration de la beauté, sitôt que les hommes l'exposent à l'air. On en donne de mauvaises copies dont la facilité, pour commode qu'elle soit, détruit l'authentique dessin devenu semblable aux effets de l'amour-propre.

Malgré le goût de notre époque pour la vie des hommes illustres et le roman des grandes existences, c'est une entreprise assez vaine et déplaisante que l'histoire d'un homme. Mais que cet homme lui-même se raconte, avec plus ou moins de sincérité, se prenne comme épreuve, l'intérêt se comprend puisque son message nous est livré, inséré dans le récit d'une vie.

Les *Confessions* de saint Augustin donnent cette impression de preuve, de signe placé pour le repentir du pécheur selon leur intention. Car il veut empêcher les hommes de s'endormir désespérés et

qu'ils ne puissent dire : impossible de mieux vivre ⁽¹⁾. Elles sont une œuvre d'humiliation, une biographie de converti dont naturellement le but direct ne sera pas le récit d'une existence posthume, mais le relevé des chemins par lesquels Dieu conduisait l'âme blessée, un rallye sanglant à travers les buissons et les joncs des marais. À cela, nulle infidélité, nul détournement sagement moralisateur, nul répit même, mais le chant grave et interminable du péché pardonné.

Cependant de cette œuvre morale une lumière se dégage, comme à l'insu d'Augustin, une lumière haute comme un ciel d'été où paraît, sautant les montagnes, le soleil. Il s'en dégage un homme qui fut singulièrement grand dans les commencements de son enfance, grand plus tard dans ses fautes et qui aimait toujours la beauté comme le seul bien dont son âme ait pu être apaisée.

*

Il n'était pas médiocre celui qui pleurait à la lecture des malheurs de Didon, qui méprisait la détestable musique des arithmétiques ; celui qui goûtait au péché le pouvoir de s'adorer dans un acte gratuit ⁽²⁾ ; celui qui comprenait si sérieusement la musique jusqu'à craindre d'être envoûté sous le charme de cette beauté dont il se sentait indûment receleur.

*

La gravité même des fautes, auxquelles l'esprit d'Augustin — bien plus que son corps — fut entraîné dès son adolescence, n'étonne pas, si les traces de Dieu s'impriment mieux dans la boue que sur la poussière, colonne tournée au milieu du chemin par le plaisir des airs mais vide de toute présence vivante. Et l'esprit d'Augustin ne fut-il pas cette cire liquide qui porte exactement l'empreinte d'une serrure dont la seule clé était déjà l'amour divin ?

(1) *Livre X*, c. III.

(2) *Livre II*, c. 6 : *ut essem gratis malus*.

C'est pourquoi le saint craignait moins le trouble voluptueux des sens que leur curiosité, et moins cette curiosité que son orgueil, inaltérable mensonge d'une secrète complaisance à son néant.

II

Ce n'est pas une vaine indication que la piété populaire aille vers saint Augustin comme vers un Roi de cœur qui tienne à main gauche cet insigne blessé aux belles flammes peintes. Mais plutôt un corollaire au conseil de Platon que sa conversion aurait réalisée : « Il faut aller à la vérité de toute son âme ». Cette piété reconnaît le génie de saint Augustin, qui fut de s'engager tout entier à la découverte du royaume intérieur.

Certes le danger est proche de confondre l'adhésion intime de l'intelligence et une certaine logique sentimentale, profusion de grâces sensibles au cœur qui se sentirait justifié. Les meilleurs protestants n'y ont point manqué, naturellement. Il faudrait comprendre cependant que « le propre de l'esprit est d'être intérieur à soi-même » ⁽¹⁾ et que l'intuition du cœur est une ocellation d'intelligence et d'amour, une étoile au ciel vide d'autres lumières. Alors la vie d'Augustin apparaît comme la plus passionnée recherche de la beauté unifiante.

Que la superficialité commune aux passions de la chair ait lâché dans l'aventure manichéenne la jeunesse d'Augustin, cela n'explique rien. Elle avait en effet d'autres motifs plus secrets que celui de posséder bourgeoisement une femme illégitime. C'était seulement la foisonnante décharge où son âme se trouva saisie et lancée à travers l'inconnu.

D'ailleurs Augustin n'a-t-il pas déclaré, en personne ⁽²⁾, que le problème du mal l'intriguait alors jusqu'à se fier aux enquêtes les plus désespérées, ignorant de quelle façon son âme pourrait se charger

(1) J. Maritain, *Vigile* I. 190.

(2) *De libero arbitrio*. L. I, c. II.

de l'univers ? Il voulait au moins sauver le meilleur de son esprit, sinon le lier aux chaînes sensibles de l'imagination dont la chair nourrissait tant de prisons, en apparence, inutiles — malgré leur beauté. Nulle autre doctrine vivante que le manichéisme ⁽¹⁾ ne lui proposait cette délivrance et aussi cette sublimation corporelle. En effet le mal était dans les choses créées une substance nécessaire, corruption d'une beauté étrangère dont nul esprit n'était dépourvu, mais qu'il devait réaliser par une dissociation des deux principes vivant en lui. Doctrine d'évasion, appel d'air, non-conformisme ; et aussi, imprégnation dionysiaque de l'esprit dans la moins claire partie de son être, trouble mystérieux du sensible par l'invasion d'un monstrueux parasite qu'il nommait son dieu. Ainsi était assurée dans les ardeurs malsaines de son corps les délices mêmes de l'intelligence, pure de toute autre substance. Enfin, l'homme divinisé par lui-même.

Idole fragile aux pieds de paille, l'intelligence qui l'avait montée n'en connut cependant point la paix. Quand elle voulut s'assurer que tout coïncidait, elle s'aperçut d'un dualisme irréductible entre son ivresse de la terre et son ivresse du ciel. Derrière elle conspiraient les larmes de sa mère, belles en plein jour d'une invisible lumière, auprès desquelles les incohérentes paroles du désordre mental perdaient toute valeur de charme, où les diverses magies pouvaient approcher la lassitude inquiète de son âme. Mais elle-même, l'intelligence ne se prouvait plus aucun contact avec son indispensable asymptote. Elle avait cessé cette intériorité qui l'aurait comblée de nouveaux dons, cette immanence vitale où l'univers serait venu s'éprouver, se baigner et se fondre, comme les icebergs dont les blocs gelés se dissolvent aux courants du Gulf-Stream. Dès lors la probation du manichéisme se termina dans l'esprit d'Augustin par un retentissant éboulis spirituel.

*

Mais comment se serait-il accommodé d'un marais aussi lourd, celui qui cherchait à se détacher du Mal

(1) Voir *Note* à la fin.

comme le serpent d'une peau morte ; celui qui avait voulu respirer l'air même de Dieu ?

Non, l'*Hortensius* de Cicéron gardait encore pour lui sa mince sagesse, mais d'une ligne déjà tellement pure, quand, vers les trente-deux ans, la lecture de Plotin lui révéla qu'il pourrait toucher la beauté éparse dans les choses dont elle constituait l'essentielle bonté — mais aussi leur dure limite inacceptable, pierre d'une mystérieuse attente.

Aimée, bien tard dans la nuit, elle venait entre les peupliers, droite, encore insaisissable.

III

D'une lumière incréée, le sceptique Augustin attendait qu'elle se révèle au moins par quelque fantôme, selon les écrits de ses maîtres néo-platoniciens. Mais rien ne parut quand la Foi se fut découverte à son cœur. Il fut séduit seulement par une beauté secrète dont aucune trace ne lui semblait se situer dans sa mémoire : « Je passerai au-delà de ma mémoire ; mais où te trouverai-je, vraiment bonne et sûre douceur ? où te trouverai-je ? Si je te trouve au dehors de ma mémoire, c'est donc dans mon oubli ? Mais comment te trouverais-je maintenant, si je ne me souviens plus de toi ? » ⁽¹⁾

De grandes zones silencieuses, ces campagnes nocturnes de l'hiver, apprivoisent lentement le voyageur qui perçoit peu à peu la montagne blanche, grasse comme le lait caillé, la montagne de neige, inaccessible aux pas des hommes.

Seuls, les oiseaux pareils aux âmes des enfants connaissent les sentiers du Béni Mont — car ils sont plus légers que l'air de la nuit. Augustin, les yeux calmes comme une prière, contemple au port d'Ôstie, les lumières sur l'eau, les lumières du ciel. Une seule danse où se prennent tous les reflets de l'invisible

(1) *Conf. L. X, c. XVII.*

lumière qui n'épargne pas à son cœur une « blessure exquise ». Ame non plus solitaire, aggravée par chaque mouvement de son corps, mais inlassablement mûre au poids, à la mesure, au nombre de l'Esprit.

Nulle idole ne captive à son miroir l'âme d'Augustin qui poursuit une plénitude, plus intérieure à lui-même que sa personne. Son âme se servait de toute créature, de tout l'univers qu'elle possédait maintenant en elle-même, pour la sanctification du prochain auquel sa charge apostolique l'avait vouée : « En répandant ses grâces il est passé à la hâte par les forêts, et, en les regardant, sa seule présence les a revêtues de beauté. »⁽¹⁾

Très doucement, c'est à la sensation presque physique du *rien* surnaturel que le Seigneur Jésus mène Augustin. Celui-ci ne remarquera point au cours de sa vie apostolique sa croissante pauvreté, tout occupé de conduire à l'unité parfaite du Père, les pécheurs d'Hippone, auxquels il adresse des sermons si nourris de forte doctrine que nul prédicateur moderne, à part Bossuet, n'a cru pouvoir en donner de comparables : également pressé par le besoin de défendre l'Épouse contre les Manichéens, dont il conservera jusqu'à sa mort la hantise, tellement cette aventure avait engagé sa vie intérieure ; et contre les Pélagiens qui déliaient ce nœud de la liberté sur la gratuité du secours surnaturel, assombrissant à leur tour la maison de l'Église humaine et divine qu'il avait si difficilement aperçue à travers les larmes de la communion des saints. Cependant, celui que nous prenons, au milieu de ses chanoines, pour un immense saint Jacques africain, passant de la contemplation à l'action, selon le principe de cette vie mixte qui requiert dans l'homme la plus haute conformité au vouloir sanctifiant, subissait dans sa mémoire trop riche des beautés vues et entendues, une purification de plus en plus asséchante : « Je me suis devenu une terre de difficulté et de grande sueur. Car maintenant, je ne découvre plus les plages du ciel, soit que j'en mesure l'intervalle

(1) S. Jean de la Croix. *Cantique spirituel* str. V.

sidéral, soit que j'en déduise le poids de la terre ; je suis celui qui s'est souvenu, moi l'esprit. » ⁽¹⁾

De cette lente érosion intérieure Augustin n'eut vraiment conscience qu'au moment de lâcher les affaires de ce siècle, de remettre sa charge apostolique et de se conduire aux portes de la bienheureuse mort.

Sur quel jardin fermé, les clés de la mort luisant comme la craie dans la nuit, ouvrent-elles les portes de bois, ces hautes portes des granges où les chars entreront avec le soir, le foin mûr et les grappes des coteaux vendangés ? Jadis, l'éclair du dernier instant eût découvert à l'âme d'Augustin le recul sauvage de la beauté, devant des abîmes où rien ne survivra, malgré les chances de sa mémoire. Il ne lui reste aujourd'hui que le sentiment de sa pauvre posture, son air de vagabond, au seuil de la fête mystérieuse, attentif à ne pas troubler les anges, samourais de la Mort — lui, comme un ver de terre coupé par la charrue.

Au mois d'août 430, les Vandales assiégeaient Hippone dont les remparts ne semblaient guère devoir résister plus longtemps que le Christ refusant le calice de sueur, de crachats et de sang, présenté par le Père. Serait-ce la fin d'une civilisation dont il avait vécu tragiquement les erreurs, mais aussi l'espérance et les charmantes phrases inséparables de l'Empire ?

Une immobile et secrète statue, dont la sécheresse l'effrayait, croisait au cœur d'Augustin ses bras, lentement libre de l'angoisse pour l'avenir de son peuple. Cependant il se tenait écartelé sur un lit pas meilleur que le bois du Golgotha ou la grille du diacre Laurent, configuré par les clous et les braises à la passion des martyrs, abandonné à la présence terrible du Seigneur.

Ni les mérites de sa longue vie apostolique, ni les grâces paisibles obtenues aux âmes par sa prière, ni l'eau vive où s'est désaltéré le cerf traqué par les rabatteurs, ne comptent désormais devant la porte, ouverte au bruit des chars rentrant le foin mûr et les

(1) *Conf. L. X, c. XVI.*

grappes célestes. A gauche, très loin, il semble écouter les damnés sulfureux témoigner à grands cris déchirants leur refus éternel de la charité — ou bien, sur la droite, les cascades tomber des murs et descendre aux prairies de renoncules et de graminées vers la ville entre ses jardins. Il sait que le salut ne lui est point dû par ses œuvres, mais donné selon la libéralité de l'Amour. Et s'il souffre en quelque sorte la peine du dam privé de son Seigneur retiré sur le sommet des montagnes et qui ne semble plus s'occuper d'un serviteur inutile, *l'appel inexorable de la voix merveilleuse* n'en continue pas moins de résonner aux oreilles de son cœur.

La prière se situe au fond vivant de son esprit, dénudé comme un pierrier, devenu sensible et brusque aux pas mal assurés. C'est là que les larmes roulent des yeux, entraînent les pierres et lavent son regard. Elle s'étoile d'amour et de science, la mort au-dessus des remparts, au-dessus des montagnes cachées par la nuit de l'esprit. Il tourne les yeux vers le mur sur lequel il a fait peindre au cinabre les sept psaumes de la pénitence et il ne sait plus que pleurer, comme s'il avait retrouvé les jeux des enfants (affaire très sérieuse), soit qu'ils lancent leurs billes de cristal aux noyaux colorés, soit qu'ils échangent leurs couteaux pour ces incroyables verroteries. Augustin pleure, défense nulle mais vitre où se peignent les paroles de la pénitence finale dans son cœur nouveau et son esprit dégagé de sa gaine profonde — âme pauvre comme une terre sans eau.

*

De toutes parts *la cité de Dieu* sur la terre subissait l'assaut des Bêtes venues de l'Océan. Assiégée à cet endroit, elle nomme à son secours l'univers entier et du ciel voici que descend, à travers le blanc rideau des pleurs, la cité définitive, aux pierres précieuses des remparts dont l'architecture s'illumine dans un mirage précis.

Le vaisseau spirituel attend l'aube dont la mort franchira les portes glorieuses, les portes éternelles, *sonus epulantis.*,

Norbert VIATTE

NOTE

Cette explication semblera étrange. Elle est cependant probable, à considérer, avec la haute intellectualité d'Augustin, les tendances profondes du manichéisme. On pourrait le regarder comme une perversion affective portant sur l'acte de la connaissance.

Les choses matérielles se hiérarchisent naturellement dans l'esprit selon leur degré d'intelligibilité (et d'être). Elles y perdent leur singularité qui demeure comme telle invisible à l'intelligence, obscure, imperméable. C'est ce mystère de néant qui polarise l'affectivité. Elle y cherche la jouissance d'un absolu à la limite de la conscience, où l'intelligible échappe, où le sensible acquiert une « densité spirituelle ». L'âme dédaigne la poursuite de la Sagesse divine qui se laisserait prendre au Jeu de sa Création, pour se disperser dans le miroir désormais brisé de l'Univers. Ce qu'on ne veut pas de la Grâce, on le demande à une chair spiritualisée, aux états seconds : subconscience, hypnose, rêve.

Si détestable qu'en soient les conséquences (culture raffinée de l'obscénité), le manichéisme ne laisse pas d'être une erreur profondément humaine et plus fréquente, même de nos jours. Mais ce qui en a toujours concentré le virus, c'est l'action du démon (au témoignage de S. Paul *Eph.* VI. 12 : *nous avons à lutter contre le souverain de ce monde ténébreux* ; et de S. Jean *Apoc.* IL 24 : *les abîmes de Satan*) « qui est extrêmement adroit pour exploiter le passage du sens à l'esprit » (Jean de la Croix. *Llama.* str. III, vers 3, § 14). Qu'il examine le cinéma pratiqué par les Soviets, les manifestes surréalistes d'André Breton, même la peinture de certains modernes (par exemple les *Muses inquiétantes* de Chirico) ; qu'il fasse attention à cette exaltation charnelle, vrai sceau de la Bête, celui que la Foi rend clairvoyant y lèvera les Anges à leur trace, et quels Anges !

N. V.